

3

Mort du grand-père Hacène-ou-Amrouche et décadence de la famille

J'ai toujours aimé la compagnie des vieilles personnes ; elles étaient, pour moi l'étrangère, l'exilée, secourables et de bon conseil. C'est ainsi que Taïdhelt m'avait suggéré d'apprendre à travailler la laine, afin d'habiller mes enfants car, disait-elle, les enfants ne naissent pas tout habillés. Elle m'avait même lavé une toison de laine, me l'avait peignée, cardée, et j'apprenais à filer.

Ma mère était venue me voir ; elle avait passé quinze jours dans la maison de mon beau-père et Douda l'aima beaucoup, fut pleine d'égards pour elle. Ma mère était une travailleuse ; elle termina le burnous resté sur le métier depuis plus d'un an et que pas une des femmes de mon beau-père, la nouvelle comme les anciennes, n'avait voulu tisser. Elle repartit chez elle au bout de deux semaines. Mon frère Lâmara vint la chercher disant que tout allait de travers dans la maison depuis son départ.

J'avais fait mon possible pour la contenter. Douda et ma belle-mère lui offrirent des beignets et Taïdhelt lui donna dix litres d'huile ; j'ajoutai une mesure de blé et un drap. Elle et son fils furent satisfaits.

C'est la première et dernière fois que je devais revoir ma mère dans cette maison.

L'été 1903 était arrivé. Je savais maintenant tisser la laine et je faisais des burnous pour le marché. Ma belle-mère Djohra avait quitté définitivement la maison de son mari et vivait chez nous ; elle habitait l'étage au-dessus de la grande maison.

Elle et surtout sa co-épouse, Douda, avaient consulté tous les devins et sorciers, dépensé des sommes folles en sortilèges, enterré un os de charogne sous le lit de mon beau-père afin que celui-ci détestât Zahra et la répudiât ; tout fut inutile, il l'aimait toujours. Elle avait eu déjà deux petites filles, dont l'aînée était morte.

Mon mari voulut demander un poste d'instituteur au Gouvernement pour être mieux rétribué et avoir droit à une retraite. J'écrivis au Recteur une lettre pathétique, mais Belkacem fut évincé à cause de ses convictions religieuses. L'inspecteur qu'il était allé voir à Sétif lui avait dit carrément : « Si vous tenez à être dans l'enseignement, il ne faut pas pratiquer la religion catholique. » Mon mari avait refusé. Il était revenu bredouille.

Le jour même de son retour, le 8 septembre, à 3 heures, naquit mon fils Henri-Achour¹. Paul avait trois ans. Son grand-père lui tint le fusil pour qu'il en tire un coup en signe de réjouissance. Il y eut à cette occasion une fête comme je n'en ai jamais vu depuis. Toutes les femmes du village, les jeunes, les vieilles, étaient venues me féliciter et prendre part à la sauterie — *ourar* : sur un bidon à pétrole, une femme battait la mesure, d'autres l'accompagnaient en claquant des mains et en chantant, pendant que d'autres encore dansaient et lançaient « *l'Appel à la joie* » — « Ó toi de qui j'ai partagé la joie, viens te réjouir avec moi. Ce n'est que tard dans la soirée que chacun retourna chez soi.

J'avais reçu des présents de partout : des œufs, des quartiers de mouton, de la farine et même du miel. La maison était pleine de cadeaux et ma belle-mère ne savait où les ranger. On avait préparé un grand couscous de liesse, tous les amis accoururent pour le partager avec nous ; on en distribua même à certaines maisons amies qui avaient des malades et des accouchées.

C'était Khaled-ou-Merzouk qui avait réparti la viande entre les invités, et il n'en avait même pas gardé pour lui. Je lui tendis un morceau de gâteau de miel que j'avais eu en offrande. De cette nuit, je me souviendrai toujours.

Parfois, des Sœurs de passage me rendaient visite. Je les recevais de mon mieux. Un jour, je vis ainsi Sœur Suzanne — la Sœur des Ouadhias. Elle était âgée et ses traits étaient flétris. Elle me dit venir de Tagmount, et, comme je lui demandais des nouvelles de ma mère, elle

¹ . Tous les enfants Amrouche reçurent un double prénom chrétien et musulman.

m'apprit qu'elle avait de l'hydropisie, ce qui était un mensonge, mais elle avait encore cherché à me faire de la peine !

Vint le mariage de Reskia, ma belle-sœur. Ses beaux-parents firent bien les choses : ils avaient apporté un mouton « sur pieds » — selon l'expression du pays. On prépara des quantités de couscous blanc comme neige, avec de la sauce vermeille et beaucoup d'oignons. Il y eut le tambour, et des musiciens qui jouèrent sur leur clarinette l'air « Embrasse-moi, Ninette », alors en vogue chez les Français. Toute la nuit les réjouissances durèrent, et toutes les femmes de la famille dansèrent, ainsi que mon beau-père. Le lendemain, on mit la mariée sur une mule caparaçonnée de soie, elle portait sur ses épaules les plus riches pièces de son trousseau, et la noce partit pour le village distant de quelques kilomètres, suivie de toutes les femmes en habits de fête et des hommes, le fusil sur l'épaule. Ma belle-mère avait accompagné sa fille, et ne devait revenir, selon la coutume, que le septième jour.

Mais, le septième jour, nous vîmes revenir et ma belle-mère et sa fille, qui avait des crises d'hystérie. Quand je la voyais tomber en poussant des cris atroces, j'avais la chair de poule, car je me souvenais de cette compagne de Taddert-ou-Fella qu'on avait dû renvoyer parce qu'elle faisait l'effroi de l'école. Elle était très brune, avec de grands yeux brillants, une cicatrice lui coupait la lèvre et parfois, n'importe où, elle roulait des yeux fous, étendait les bras et criait : « Dhada Hamou, Dhada Hamou ! » et tombait comme une masse. On m'a raconté que cet homme dont elle parlait était un oncle qui l'avait terrorisée. A cause de cela, la directrice l'avait renvoyée.

La vue de ma belle-sœur Reskia m'avait rappelé cet épisode de mon enfance. Sa mère l'installa dans le vieil étage, au-dessus de la grande maison. La chambre très vaste était bien abritée en raison du toit assez bas ; le sol était en terre battue. Il y avait une cheminée où nous faisons à manger. Quand les crises reprenaient cette petite, sans raison aucune, il fallait quatre ou cinq femmes pour la tenir, les unes par les pieds, d'autres par les bras, et sa tête roulait, et elle poussait des cris pendant près d'une heure.

Le Père Dehuisseur était venu voir ma belle-sœur Reskia. Il suggéra un changement d'air. On appela aussi les marabouts kabyles, un vieux en particulier — Sidi Tahar Aïth Boundaouth : il vint exorciser les démons qui, disait-il, habitaient la pauvre fille. Un jour, elle, Lla Djohra sa mère et mon beau-père partirent consulter un marabout célèbre :

Sidi Yehya Bel Djoudi. Ce marabout avait la faculté de faire sortir le démon « *kebeyaf laârayes* » qui s'empare des jeunes épouses pour les torturer ; beaucoup de filles du village, ayant souffert du même mal, avaient été guéries en séjournant un jour ou deux dans son ermitage, lieu saint où tous les malheureux trouvaient nourriture et abri.

Un matin, ils montèrent sur les mules de la maison ; mais ils furent surpris par la neige dans la forêt de Boni et durent se réfugier chez le garde forestier que nous avons reçu durant l'été. Ils revinrent le surlendemain enchantés de la réception : Si Yehya avait été charmant, il avait promis une prompte guérison à ma belle-sœur qui put bientôt poser ses pieds à terre, alors que depuis son mariage elle marchait sur les talons.

C'est durant le mois de novembre de cette même année que mourut tragiquement le frère de ma belle-mère, Khaled-ou-Merzouk. Monté sur sa mule, le fusil sur l'épaule, il allait, de marché en marché pour vendre de la laine. Mais un jour il ne revint pas en même temps que les autres marchands. Sa femme attendit jusqu'à la nuit en vain ; elle courut alors chez son beau-frère Hemma qui fit appel à tous les hommes de la famille pour se mettre à la recherche de Khaled.

Ils trouvèrent le malheureux étendu en travers du chemin. Une balle lui avait crevé l'œil et était sortie par la nuque. Sa mule était arrêtée près de lui, rien n'avait été touché dans le chargement ; seul son fusil manquait. La justice se porta sur les lieux ; on ouvrit l'estomac, qui était vide, car on était à la saison du jeûne. Les hommes rentrèrent vers le matin, escortant le corps couché en travers de la mule. Ils le dirigèrent vers la maison paternelle et l'étendirent à terre. Je me souviendrai toujours de la scène qui suivit : la mère aveugle avançant à tâtons pour chercher la blessure du fils tant aimé. Elle mit d'abord la main sur l'œil absent, puis la porta au trou que la balle avait fait en sortant par la nuque. Elle est alors retournée à sa couche, mais de ce jour elle ne s'est plus levée. Dieu avait bien entendu la malédiction de la mère proférée trois ans auparavant. (Le fils s'était bien trouvé « dans un chemin étroit, en face d'hommes adroits ».) Les yeux aveugles pleurèrent autant qu'ils eurent de larmes.

Le grand-père Hacène était venu de Tizi-Aïdhel avant l'enterrement : il eut beaucoup de chagrin car il aimait le défunt qu'il jugeait très intelligent et de bon conseil. J'ai moi-même bien pleuré cet homme qui m'avait été d'un grand secours (lui et sa femme ne me refusaient rien ;

souvent, celle-ci avait quitté son métier à tisser pour préparer un plat dont je raffolais). La veuve alla se réfugier chez son beau-père, puis, comme elle était jeune, elle se maria.

L'année 1904 me fut particulièrement néfaste.

Ma belle-sœur n'ayant plus de crises retourna chez son mari. Il y eut encore des noces dans la maison, encore des musiciens, encore des tambours, des danses et des réjouissances. Mais, chez mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche tout empirait. Cet homme dépensait tant et plus sans jamais rien gagner, ses épouses l'accusaient d'être coureur ; elles avaient remarqué qu'il emportait des présents destinés à des femmes, quand il allait toucher les intérêts des créances de son père dans les villages. De plus, il jouait aux cartes, et comme il ne savait pas jouer, quelques vauriens s'entendaient pour le gruger.

Il avait fait des dettes et mis en gage la maison paternelle. Se sentant âgé, son père, Hacène-ou-Amrouche, lui avait donné une procuration devant notaire, lui permettant de le remplacer auprès des créanciers. La récolte d'olives avait été très bonne et l'on avait dû vendre le contenu d'une partie des jarres pour remplir ces jarres d'huile nouvelle.

Nous étions en mai quand le grand-père Hacène apprit que sa maison était mise en gage (de son vivant !). Il dut y avoir une scène terrible et mon beau-père qui craignait son père se sauva. Ce dernier revint de Tizi-Aïdhel un samedi matin. Il fit nettoyer l'étage où nous habitions, commanda un couscous copieux et convoqua le créancier de son fils, un homme d'une riche famille de la plaine. Le cadî était au marché ce jour-là. Le grand-père remboursa la dette mais retira la procuration à son fils qui, depuis lors, devint tributaire du bon vouloir de Taïdhelt.



Le village était très gai à l'époque. De la place des pressoirs à huile nous parvenaient des chants joyeux. C'est là que se retrouvaient les petites filles entre six et sept heures. Elles allaient par bandes, chacune avec un bébé sur le dos — sœur, frère, neveu ou cousin. Toutes ces fillettes, rouges comme des coqs, chantaient, claquaient des mains, les marmots déposés à terre. Certaines battaient la mesure sur des bidons à pétrole, tandis que d'autres dansaient. Pendant les grandes fêtes comme celle du mouton, elles faisaient même des festins : c'était à qui

apporterait de la viande, du poivre rouge, de la farine, des oignons. Des feux étaient allumés, les plus grandes roulaient le couscous et tout ce petit monde se régalaient. Souvent, de la fenêtre, j'assistais en souriant à cette joie que moi je n'avais pas connue. Mes jeunes belles-sœurs Reskia, Hemama, puis Tchabha et Zehoua avaient participé ou participaient encore à ces jeux et réjouissances, et quand elles revenaient à la nuit, ivres de soleil, de chants et de danses, elles s'endormaient parfois avant d'avoir soupé. Les petites filles formaient des clans qui s'invectivaient pour rire d'un pressoir à l'autre ; celle des Aïth-ou-Samer et celles de Tirilt, de temps immémorial, avaient été ennemies et se lançaient des injures. Zehoua, en particulier, mettait de l'ardeur dans les disputes avec les gamines d'en face.

Je n'étais pas malheureuse. J'avais pourtant dû montrer les dents à une ou deux reprises, quand l'un des garçons de la famille avait voulu frapper Paul. J'exigeais que mon fils se défendit de toutes les manières, avec les poings, avec les ongles, avec les dents, et, s'il avait le dessous, avec des pierres. Fatima n'était pas d'accord, car son fils Mekhlouf, étant le petit-fils de Taïdhelt, appartenait à la « famille d'en haut alors que nous, qui nous rattachions à mon beau-père, étions les « Amrouche d'en bas », ce qui signifiait que nous devions supporter les caprices de ceux d'en haut. Je fis comprendre à Fatima que mon fils se défendrait de toutes ses forces, que si elle n'était pas contente, elle trouverait à qui parler : elle n'avait qu'à m'attaquer, je riposterais. L'affaire en resta là.

Beaucoup de femmes du village qui avaient leurs enfants en ville, venaient me voir, je rédigeais et lisais leurs lettres, fournissais papier et enveloppe, quand elles n'en avaient pas. Quelques-unes m'apportaient des œufs. Lorsqu'elles souhaitaient que j'hérite de tout ce qu'il y avait de richesses dans la maison des Amrouche, je répondais : « Souhaitez que Dieu m'ouvre une porte pour que je puisse partir de cette maison ! »

Le 13 juin 1904, j'étais en train de faire le couscous pour le porter aux Pères et aux Sœurs comme les autres années à l'occasion de la Saint-Antoine, patron de mon mari. J'avais les yeux larmoyants et le nez comme une fontaine. Je descendis à la maison et demandai à Douda de m'aider, car mes tempes battaient. Douda m'invita à m'étendre, et dit qu'elle s'occuperait du repas. Je me couchai dans un coin de la vieille maison, sous le berceau, à la place des malades. J'étais dévorée par la fièvre, et mon beau-père avait rapporté de la glace que les hommes de

la montagne avaient trouvée dans les crevasses et vendaient au marché. Mon beau-père me fit une citronnade glacée. Je bus ce breuvage avec délices, et me recouchai. Mon fils Henri avait neuf mois, je laissai tout à l'abandon. Ce fut Douda qui prit soin de moi et de l'enfant.

Le Père Dehuisseur vint quelques jours après, il diagnostiqua une pleurésie. Il me mit des ventouses scarifiées en quantité, puis des vésicatoires et la fièvre tomba. Mon bon appétit me sauva. Tous les jours, matin et soir, je mangeais à volonté des côtelettes et des œufs sur le plat. Je restai ainsi une quinzaine de jours. Henri avait dû têter le lait de femmes plus ou moins propres, il était maigre et avait mal aux yeux.

Le Père Dehuisseur m'avait installé un lit avec des tréteaux et une paille. Quand je me sentis mieux, il me dit : « Je ne veux plus que tu couches à cette place, j'en ai vu trop mourir dans cet endroit !

Je pouvais me lever ; je décidai d'aller à l'hôpital Sainte-Eugénie pour changer d'air et me rétablir. Mon mari trouva une carriole, moitié brouette, moitié charrette. On y installa ma paille. Pour comble de malchance, Paul s'était fait une grave blessure au front, en tombant sur une pierre. Le Père Dehuisseur avait fermé la blessure à l'aide de points de suture.

Nous partîmes donc, mon mari, mes enfants et moi, sur cette charrette, accompagnés d'un parent éloigné qui la conduisait. Nous dûmes voyager de nuit à cause de la chaleur, car nous étions aux premiers jours de juillet.

A l'aube nous arrivâmes à Michelet où nous fûmes reçus par notre ami Habtiche, commis à la commune mixte de Michelet. Nous nous reposâmes chez lui, puis je voulus aller à l'hôpital. Je pensais qu'étant fille des Sœurs, celles-ci m'offriraient une chambre.

A l'hôpital, je fis appeler Mère la Compassion, Supérieure du poste. Je lui expliquai mon cas ; elle me regarda fixement et me dit : « Est-ce que tu es bien prise ? » (Sans doute me croyait-elle poitrinaire.) — « J'ai eu une pleurésie, lui répondis-je, mais je suis guérie, et je viens seulement pour changer d'air. »

Elle me conduisit à la salle des femmes et me montra un lit entre deux malades aux plaies purulentes ; un berceau pour mon petit se trouvait à côté, muni d'un bout de gaze servant de moustiquaire. Je devais m'adresser à Sœur Chantal pour qu'elle me donne le costume réglementaire : la blouse bleue, à raies blanches, et le mouchoir en vichy rose, à carreaux rouges et blancs.

Je déclarai à Sœur Chantal que je préférerais mourir plutôt que de rester à l'hôpital entre deux chancreuses, et de revêtir le costume de salle. « J'ai cru, lui dis-je, qu'étant une ancienne fille des Sœurs, j'avais droit à plus d'égards. » Elle dit simplement : « Je savais que tu n'accepterais pas de rester dans ces conditions, et je l'ai fait observer à notre Mère. »

Je revins donc à Michelet. Notre ami Habtiche m'accueillit par ces mots : « Dans notre maison, tu seras chez toi tant que tu voudras y demeurer ! »

Et nous nous attardâmes là jusqu'au 18 août, c'est-à-dire quarante jours ! Tant que je vivrai, je garderai une reconnaissance infinie à cet homme qui nous reçut princièrement.

Henri avait une entérite due au mauvais lait. Notre ami appela le docteur qui ordonna de l'acide lactique. Un jour et une nuit l'enfant fut mis à la diète. Le soir du deuxième jour il allait mieux et je lui redonnai le sein, mais sa bouche et sa langue étaient pleines de boutons blancs ; il me fallut les lui frotter avec du miel et un chiffon rugueux : il me mordait les doigts, et je désespérais de le sauver. Enfin, sa bouche guérie, l'enfant se remit à prendre le sein. Du pus commença bientôt à sortir de ses oreilles, il coulait sur les joues du bébé chaque fois que je le couchais sur le côté. Il avait grossi, mais le pus avait formé de chaque côté de sa figure des plaies. Le docteur m'assura que c'était le mal qui s'évacuait par là. Henri marchait maintenant à quatre pattes par toute la maison, et mangeait les tomates crues qu'il trouvait à portée de sa main. Moi, j'allais mieux, le changement d'air et de milieu, le repos m'avaient fait du bien. Les petites de notre ami dans leurs prières disaient : « Jésus, *guélis Henli !* »

J'étais suffisamment rétablie. Ma mère était venue me voir et avait passé quelques jours près de moi à Michelet. Mon frère, accouru lui aussi, m'avait fait don de quelques pastèques que je devais emporter à Ighil-Ali. Mon mari loua une charrette, et, après avoir remercié nos hôtes de leur accueil, nous reprîmes le chemin du retour.

Je remontai dans mon étage. Beaucoup de choses que j'avais laissées avaient disparu, entre autres mes souliers, mais à qui réclamer dans cette maison pleine ?

La saison des figes tirait à sa fin, ma belle-mère en avait fait sécher pour l'hiver en quantité. Reskia ne voulait plus retourner chez son mari, elle et Lla Djohra sa mère vécurent de nouveau chez moi. Ma vieille

amie Lalla Aïni, mère de Lla Djohra, de l'oncle Hemma et du pauvre Khaled, ne bougeait plus de sa couchette de douleurs, et ses yeux ne distinguaient plus rien, mais la vie ne l'abandonnait pas. Chaque fois que je pouvais me procurer une douceur, je m'empressais de la lui apporter.

L'hiver était revenu. Ma belle-mère, en l'absence de mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, allait chercher des charges d'olives que nous mettions à sécher pour avoir une provision d'huile ; nous avions recommencé à travailler la laine pour le marché et un burnous était sur le métier. Vint Noël, le 1^{er} janvier : nous étions en 1905. Paul fréquentait l'école, dans la classe de son père. Henri avait deux ans, c'était le plus bel enfant du village. Et quand les femmes se disputaient, elles se disaient l'une à l'autre : « Aurais-tu mis au monde Achour-ou-Amrouche pour être si fière ? » Toute la famille l'aimait, c'était à qui le gâterait.



Nous étions en février quand mourut un parent d'une crise d'urémie. A cette occasion, le grand-père Hacène vint de Tizi-Aïdhel. C'était le même homme, toujours aussi droit. Sa mule tirée par la bride, il entra dans la cour, fut salué par toutes les femmes qui lui baisèrent la main et la tête, puis il monta chez Taïdhelt. Cette année-là, il visita tous ses champs, fit successivement le tour de *Thazroulse*, *Thin G'ejôûdba*. Il alla au moulin qui était surveillé par le cousin Rabah et donnait beaucoup de farine. Il se rendit au chevet de Lalla Aïni qui était au plus mal, il la remercia de tout ce qu'elle lui avait donné quand il était enfant et miséreux. Il embrassa la main et la tête de la vieille femme qui mourut dans la nuit. Le soir, il avait demandé du linge propre à Taïdhelt, car il laissait toujours à la maison des gandouras et des burnous immaculés. Il s'était changé dans la grande pièce glaciale ; le vent pénétrait par toutes les ouvertures mal fermées. Il repartit le lendemain monté sur sa mule pour Tizi-Aïdhel. Je ne le revis qu'un mois plus tard, mais mort !

De retour à son domicile, il avait dû s'aliter et ne se releva plus. Se voyant près de mourir, il appela ses enfants auprès de lui : mon beau-père Ahmed, mon mari Belkacem partirent. Ils arrivèrent pour assister à sa fin. Et comme Belkacem lui demandait : « Qu'as-tu fait

pour moi, grand-père ? » celui-ci lui répondit : « J'ai fait pour toi plus que pour les autres : je t'ai fait donner l'instruction. La plume que je t'ai mise entre les mains vaut mieux que tous les biens de la terre. »¹ mourut un ou deux jours après.

Il était tellement respecté, que les gens de Tizi-Aïdhel voulurent le charger sur leurs épaules. Ils firent une civière, et tous les hommes du village se relayèrent, en marchant le plus doucement possible pour ne pas endommager le cadavre de celui qui, pendant des années, avait vécu au milieu d'eux, en homme de bien.

La nouvelle était déjà parvenue à Ighil-Ali, un serviteur de la famille avait devancé le cortège funèbre. C'est vers huit heures du matin que la porte cochère du vestibule s'ouvrit à deux battants pour livrer passage à la civière. Tous les hommes entrèrent. Une natte et une couverture furent étendues, l'on y déposa délicatement le corps et nous nous mîmes toutes autour. Je pleurai beaucoup, car j'aimais le grand-père. On avait égorgé deux moutons, et toutes les femmes de la famille roulèrent le couscous afin que tous ces hommes venus de loin pussent se restaurer, avant de repartir pour leur village.

Auprès du mort, pour le pleurer, s'étaient rangées ses filles, ses belles-filles. Mais dans un coin de l'immense pièce, une scène attira mon attention : mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, en conciliabule avec un de nos cousins, marchandait un portefeuille brodé d'argent, pendant que son père était étendu à terre !

On aménagea une tombe avec des briques et du ciment, le fond et les côtés furent carrelés ; et le soir, on y déposa l'homme qui avait tant travaillé, s'était tant privé, avait couru tant de risques pour que le bien ainsi amassé fût dilapidé en neuf ans !

Le grand-père mourut le 5 mars 1905. En 1914, sa maison était vendue ! J'avais remarqué que personne n'avait réellement pleuré cet homme. Dès l'enterrement la cupidité de chacun se déchaîna. Ma belle-mère m'avoua qu'elle était contente ! J'ai su plus tard que cette mort avait été la bienvenue pour mon beau-père Ahmed, criblé de dettes.

Zahra était partie chez ses parents, le grand-père ayant fait jurer à son fils qu'il se séparerait de cette femme, qui, selon lui, avait porté malheur à la maison dès avant son entrée dans la famille : ce n'était pas un bon présage que la belle mule « Gazelle » eût roulé dans un ravin.

¹. *Efkirak leqlam !*, « je t'ai donné la plume » !

Le fils avait promis solennellement d'obéir, et le père était mort tranquille. Il laissait un petit garçon de quinze jours qui devait hériter au même titre que mon beau-père et empêcher celui-ci de courir à la ruine.

Quelques jours après la mort de l'aïeul, mon beau-père dit à Belkacem d'abandonner sa place de moniteur chez les Pères, car il avait mieux à lui proposer que cinquante francs par mois. Malgré mes conseils de prudence, mon mari se laissa tenter.

La même année, mon beau-père amena des Aïth-Djellil une femme qu'il épousa en remplacement de Zahra ; on l'appelait Smina ou *Tajlilith*. Pour se concilier les bonnes grâces de ses sœurs et des co-épouses de son père, il avait remis la direction de la maison à sa sœur Fatima. Ce fut la ruine ! L'huile sortit par outres pleines du moulin, car on était en train de moudre les olives.

A l'époque, il y eut beaucoup de chuchotements dont je ne compris pas le sens. Tassâdit s'était remariée à un homme de sa convenance ; et Reskia elle-même épousait Lhousseine-ou-Hemouche, un militaire à demi-solde. On sentait dans la maison une atmosphère d'orage. Tassâdit disait qu'elle seule avait le droit de pleurer Hacène-ou-Amrouche, son père, car elle seule avait perdu tous les avantages. Cependant mon beau-père avait recouvré certaines créances, payé ses dettes, et la justice ayant fait l'inventaire des biens, il avait compté de 35 à 40 000 francs d'argent placé. Il avait acheté une belle mule noire, s'était offert une selle haute en filali brodée d'or et d'argent, et il commença à voyager pour faire rentrer l'héritage de son père. Un jour, il décida que Zahra devait revenir, la remplaçante ne l'ayant pas satisfait, bien qu'elle fût une jolie fille.

Dès la première année, je sentis que tout se dégradait. La dernière épouse d'Hacène-ou-Amrouche, celle qui avait une petite fille et un garçon, demanda ce qui lui revenait, mais le petit garçon mourut dans l'année. Restait la fillette, mineure. La mère intenta une action en justice, et mon beau-père dût abandonner à sa demi-sœur toutes les propriétés de Tizi-Aïdhel et sa part d'argent liquide fut placée chez le notaire.

Ce fut ensuite le tour de ses autres sœurs, Fatima et Tassâdit, qui prirent pour conseil le mari de cette dernière. Ahmed commençait à manger leurs économies, elles furent obligées de traiter à l'amiable. Elles reçurent en part commune la vieille maison et un champ d'oliviers et de figuiers.

Nous étions en 1906. Il avait beaucoup neigé et il faisait très froid. Nous habitions la maison aux provisions qui était maintenant vide. Je me demande comment nous avons pu subsister cette année-là, car nous n'avions aucune ressource. Mon beau-père s'était fâché avec nous parce que mon mari lui avait refusé le droit de faire circoncire mes enfants. Belkacem s'était plaint à l'Administrateur et celui-ci, par la voix du caïd, avait intimé l'ordre à mon beau-père de laisser les enfants tranquilles. A la suite de cet affrontement, il avait voulu nous chasser de sa maison.



J'attendais mon troisième enfant. C'est le 7 février 1906 que naquit Jean-El-Mouhouv, par une tempête de neige. Dans la nuit, je fus prise de douleurs, et pendant que Douda se tenait près de moi, ma belle-mère alla chercher la sage-femme. Je souffris beaucoup de coliques après l'accouchement, j'avais pris froid sans doute. Paul était descendu par la neige avertir les ménages chrétiens et tous les hommes vinrent, leur fusil sur l'épaule, pour saluer la naissance. Quelques jours auparavant, nous avions reçu une lettre de Habtiche dans laquelle cet ami demandait à mon mari de venir l'aider au recensement de la population, aussi Belkacem était-il absent.

Nous vivions tant bien que mal de ce que mon beau-père nous donnait. Maintenant, ce n'était même plus Fatima qui tenait la clef des provisions, mais mon jeune beau-frère Mohand-Arab, fils de Douda, âgé de quatorze ou quinze ans et un peu lunatique.

Parti en mars, mon mari ne revint qu'en mai-juin. Paul avait eu la rougeole. Henri pleurait en appelant son père « Dada Kaci ». Nous vécûmes cette année 1906 des quelques sous qu'il avait gagnés et des deux burnous que nous avons tissés et vendus Lla Djohra et moi, car, après une dispute entre nous et Zahra, mon beau-père nous avait déclaré qu'à l'avenir nous devrions nous débrouiller seuls.

Un moment Taïdhelt avait remis cinq mille francs à mon beau-père pour payer les arrhes d'une ferme qu'il pensait acheter pour elle 65 000 francs, avec le cheptel, mais quand il fallut déboursier la totalité de la somme, Taïdhelt avoua qu'il ne lui restait plus rien. Les arrhes furent récupérées et la ferme vendue à des gens de chez nous.

Taïdhelt acheta alors pour sa fille Fatima et ses orphelins la maison du cousin Amar, située derrière la nôtre, et elle y déménagea, emportant

tout ce qu'elle put ; des jarres vides et un moulin à bras. Elle ne revint que rarement dans notre maison.

Les jours, les semaines et les mois passèrent. Avec les 5 000 francs repris sur la vente de la ferme, Ahmed-ou-Amrouche acheta du blé, remplit la grande jarre en alfa pour la dernière fois.

Le grand-père Hacène avait coutume de dire : « Mon bien est comme un balai, il ne restera rien dans la maison où il entrera. » De fait, son bien n'a profité à personne, il a même semé la ruine chez ceux qui l'ont acquis.

Avec le reste des 5 000 francs, Ahmed-ou-Amrouche maria son fils Mohand-Arab à une gentille fille de Tazayert aux grands yeux bleus. Il y eut une belle noce avec tambour et musiciens.

En juillet 1909, mon beau-père se rendit un jour à Bougie pour affaires ; en revenant, il fit la rencontre d'une troupe de musiciens à qui il emprunta une danseuse (on dit dans notre pays que ces femmes sont de mœurs légères). Ce jour-là était né mon beau-frère Ali, le fils de Smina qu'Ahmed avait épousée après Zahra ; le père et la mère de Smina étaient venus de leur village, tout le monde était autour de l'accouchée, les femmes chantant « l'Appel à la joie », les hommes faisant parler la poudre. Tout à coup mon beau-père ouvrit la porte cochère et fit descendre de sa mule une femme. Qui pouvait être cette femme ? Chacun se le demandait. Etait-ce une nouvelle épouse ? Quand Da L'Mouloud, le père de l'accouchée, murmura : « Je la connais, c'est une danseuse ! » les femmes chantèrent de plus belle et cette femme dansa. Dans nos pays kabyles, nul n'aurait osé amener pareille créature dans sa famille, parmi ses fils déjà des hommes, ses filles et ses épouses. Il y eut une tornade ce jour-là, le vent souffla avec une telle force qu'il me sembla voir les maisons se toucher, tant elles avaient été secouées. La colère de Dieu était déchaînée. Cette danseuse s'appelait Aldjia ; elle passa la nuit chez Tâidhelt, et le lendemain, son fusil sur l'épaule, mon beau-père la ramena aux musiciens, ses patrons. Mais de ce jour mon parti fut pris. Il fallait partir, partir avant la ruine complète. Plusieurs propriétés étaient déjà mises en gage à 30 % et bientôt les intérêts dépasseraient le capital. La jarre de blé avait été mangée, la plupart des jarres d'huile vidées et l'huile vendue, la maison était un gouffre : chacun tirait de son côté, et le maître du logis plus que les autres. Il passait ses jours au café.

Je dis à mon mari : « Il faut partir ! il faut que tu ailles chercher une situation avant que nous ne soyons sans abri. » Longtemps mon mari refusa : il avait peur de l'inconnu, n'étant pas armé pour la lutte. Souvent, quand je préparais le déjeuner ou le dîner sous la soupente de l'escalier qui servait de cuisine, je surprenais, fixé sur mon visage, son regard désespéré. Et comme je lui demandais la raison de ce regard, il me répondait : « Pour que je me souvienne de ton visage ! »

Mon coeur saignait, mais je sentais la nécessité, pour lui, d'aller gagner sa vie ailleurs, car son père ne lui donnait pas un sou. Quand il y avait une fête comme celle du Mouton, son père lui remettait en étrenne cinq francs en argent. A l'époque, avec cinq francs on pouvait faire son marché. Mais nous étions cinq personnes à vivre, et avec ma belle-mère, cela faisait six.



C'est le 7 août, un mardi, que mon mari quitta la maison paternelle pour l'inconnu. Alors qu'il avait cru devenir l'héritier d'une grande fortune, il partait comme un miséreux, à pied. J'avais mis en gage chez Tâidhelt mon khelkhal rehaussé de corail et d'émail, mes fibules, deux paires de bracelets, et le fusil du grand-père qu'on avait donné à Belkacem. En échange de tout cela, elle me prêta trois cents francs que je remis à mon mari. Son train était à 11 heures, mais Belkacem sortit de la maison à 5 heures, je l'avais accompagné jusqu'au bout de la ruelle Amrouche. Il fit la rencontre de son père qui lui souhaita bon voyage et lui dit : « Si tu ne trouves rien à faire, reviens à la maison, il y aura toujours de la galette pour toi. » Mais il ne lui offrit pas un centime pour ses frais de route.

J'ai su depuis que, jusqu'à la gare, mon mari n'avait cessé de pleurer. Il arriva à Constantine le soir même, et quelques jours après, je reçus une lettre de Souk-Ahras où il m'apprenait qu'il était embauché au chemin de fer à raison de trente-neuf sous par jour.

Je m'étais remise à filer et à tisser des burnous avec l'aide de ma belle-mère. Levée avant l'aube, j'« entraîs dans le métier » et n'en sortais que pour manger, car Lla Djohra préparait les repas. Elle allait dormir chez sa fille qui avait accouché d'un garçon. Sa co-épouse, Douda, toujours jalouse de Zahra, l'avait chargée d'une corvée peu agréable. Elle lui avait remis sept œufs qu'elle devait laisser sept nuits dans la

tombe d'un exilé. Après ces sept nuits, elle les rapporterait, et on les ferait manger au mari, Ahmed-ou-Amrouche, afin que le cœur de celui-ci « devienne comme un cadavre » à l'égard de Zahra, car avant d'avoir été déposés dans la tombe, ces œufs avaient été confiés à des femmes initiées qui avaient tracé sur eux des signes cabalistiques. Lla Djohra s'acquitta de la commission malgré sa répugnance. Mais le jour où elle rapporta les œufs, son propre petit-fils eut des convulsions et mourut peu de jours après, et ma belle-mère pensa que Dieu l'avait punie d'avoir violé la sépulture d'un exilé.



Paul fréquentait l'école, mais il manquait de souliers. Je lui avais tissé un burnous. Nous en avions, ma belle-Mère et moi, tissé deux autres qu'un parent éloigné avait vendus au marché pour soixante-dix francs. (A cette époque, le meilleur burnous valait cinquante francs.) Avec ces soixante-dix francs, nous avons fait nos provisions pour l'hiver. Nous avons acheté douze mesures de blé et six d'orge, car Lla Djohra disait qu'il était préférable de mélanger. Nous avons constitué notre provision d'oignons et de poivre rouge moulu. Pour la nourriture, nous étions à peu près parés, mais nous n'étions ni habillés, ni bien couverts. Aussi, avec le restant de laine des burnous je pensais tisser une grosse couverture pour avoir chaud l'hiver. La mienne, mon mari l'avait laissée en cadeau à notre ami Habtiche pour les trois mois qu'il avait passés chez lui, défrayé de tout. Les enfants rendaient visite à nos parents qui les gâtaient beaucoup — surtout Henri.

Depuis le 4 novembre, mon mari se trouvait à Tunis. Il gagnait maintenant quatre-vingts francs par mois, c'était déjà mieux que les soixante de Souk-Ahras. Il m'avait envoyé pour les enfants de petites capotes en drap ; j'avais revendu celles qui ne leur allaient pas.

Je revois Jean : il n'avait pas encore deux ans ; très fluet, avec de beaux cheveux châtain clair bouclés, il courait pieds nus dans la neige de la cour. Henri, lui, avait les cheveux noirs, le teint très blanc et la figure poupine, alors que celle de Jean était allongée. Le soir, quand les fellahs recevaient leur plat de couscous au bouillon de fèves sèches, ils appelaient les enfants qui réclamaient leurs cuillers. Assis sur les genoux de ces braves gens, ils se mettaient à manger avec eux leur repas.

Cette époque de ma vie a été fort triste, mais j'avais l'espoir qu'un jour mon mari aurait une situation et que je pourrais enfin quitter cette maison d'Ighil-Ali où j'étais en butte à des jalousies mesquines et considérée comme une renégate.

Pour Noël, j'appris par une lettre du Père Justrob la mort de mon frère aîné Mohand qui était venu me voir pendant l'été. Il avait espéré emporter quelques litres d'huile de chez nous, mais je n'avais pas voulu demander de l'huile à mon beau-frère qui me l'aurait refusée. Mohand était reparti les mains vides, à mon grand regret. Il m'avait raconté que lui et notre frère Lâmara avaient partagé leurs biens, car Lâmara avait voulu emprunter pour s'en aller en France où beaucoup des nôtres travaillaient dans les mines et les usines ; lui n'entendait pas s'exiler. Les deux frères s'étaient donc séparés. « Chacun peine pour ses enfants », avait conclu Mohand. La nouvelle de sa mort me fit beaucoup de peine : partout où j'avais vécu, il était venu m'apportant les cadeaux de ma mère pour les fêtes. A Taddert-ou-Fella, c'est lui que ma mère désignait pour venir me chercher et me ramener. Très doux, un peu renfermé, la nature ne l'avait pas favorisé, car il était mal portant. Dès son adolescence, il avait été pris d'un mal que j'ignorais. Peut-être que mieux nourri, et mieux vêtu, Mohand aurait eu plus belle apparence...

Au cours du mois de janvier, un camarade de mon mari vint nous rendre visite ; il arrivait de Tunis où il travaillait aux chemins de fer. Il bénéficiait d'un permis de circulation pour sa femme et il devait m'en faire profiter. En effet, vers le 15 février, mon mari vint nous chercher, son patron lui ayant fait l'avance de notre voyage, car il pensait que loin de sa famille son commis n'aurait pas l'esprit à ses affaires.

Le patron avait donné à Belkacem une malle où nous mîmes les quelques objets et vêtements que nous possédions. Il lui avait accordé un congé de huit jours. C'est ainsi que nous quittâmes le pays.